

Histoire de deux frères Pesenti de Catremerio

Voici l'histoire possible des deux frères Pesenti de Catremerio, Luigi et Bonaventura.

Le premier s'est exilé aux Etats-Unis au début du XXe siècle, l'autre est resté au pays.

Bonaventura et Luigi n'étaient d'ailleurs que les deux éléments d'une famille de douze enfants dont beaucoup, s'ils n'ont pas été aussi loin que Luigi, sont partis en Suisse et en France. L'un de ceux-ci, qui ne s'était pas marié, Pietro, est revenu sur le tard au pays où il acheva sa vie. On l'enterra au cimetière du village.

La famille étant si nombreuse et si pauvre, les enfants auraient pu dire ceci à leurs parents :

- Vous avez donné naissance à tellement de gamins et maintenant, non seulement vous n'êtes pas capables de leur assurer la subsistance, mais aussi vous n'avez aucune possibilité de leur offrir du boulot, car même en cherchant bien, ici au pays, on ne trouve rien. Alors pourquoi les avoir fait si nombreux, si c'est pour être, presque tous et toutes, dans l'obligation de partir. Le saviez-vous, parents, qu'en ayant autant d'enfants, vous les condamnerez à s'exiler tandis qu'à chaque fois, seule possibilité pourtant pour eux de survivre, vous considérez cela comme un drame, et que vous disiez :

- La famille ne sera plus jamais la même.

- A qui la faute. C'est avant qu'il fallait y penser. Et arrêter, le père, de braquer comme un âne et d'aiguillonner la mère qui n'était jamais qu'enceinte alors qu'elle devait en plus travailler comme un homme dans nos champs pour tenter d'y faire pousser la nourriture suffisante à notre subsistance.

Tout cela est bien lourd. Et voilà, il a fallu partir, si ce n'est pas fuir, devant tant de misère. Et il en fut de même pour combien de famille de Catremerio, on parle ici des deux fractions de ce hameau, la haute où il y a l'église, et la basse, plus compacte et plus peuplée.

Luigi, lui, il est parti aux States. A New-York. Là-bas, après avoir fait divers petits métiers et puis s'être marié, il s'est lancé dans l'alimentation. Il a ainsi installé un magasin de produits du pays dans un quartier où tu ne trouves rien que des Italiens, où tu parles italien, où tu manges italien, où tu vas à l'église comme un vrai Italien pour y entendre rigoureusement les mêmes banalités qu'ici, à une virgule près. Bref, une petite Italie au cœur de la grande cité. Et aussi malheureusement la même corruption que dans le sud de l'Italie avec la Mafia en pleine activité.

Luigi s'en souvient, de leur première visite. Ils sont rentrés dans son établissement, deux gars pas trop recommandables. Il l'a vu tout de suite, qu'ils ne se font pas de la corne aux mains, ces zigotos-là, avec des lunettes noires qu'ils ont enlevées et posées sur la banquette. Ce tic odieux qu'ils ont et qui fait qu'il leur aurait volontiers cracher dessus ou réexpédiés à coup de pompes dans

le cul ! Mais voilà, avec eux, faut pas trop rigoler. Et même pas du tout. Ils ont tout de suite annoncé la couleur. Ils ont dit :

- 25% du bénéfice, c'est pour nous.

Luigi, lui, il ne s'est pas démonté. Il leur a répondu :

- Les gars, vous vous servez aussi chez moi. Vous savez la qualité des produits que je livre, rien que du bon. Je vous fais juste une petite énumération pour vous rafraîchir la mémoire : Parmesan, et du vrai, pas de la contrefaçon, jambon de Parme, vins de toutes les régions d'Italie mais surtout du Chianti, et le meilleur qui soit, du Montepuciano, pour celui-ci de même. De la farine de maïs comme seul on sait la moudre dans la région de Bergame pour faire de la bonne polenta, du salami de Palerme. Vous voyez, j'en finirais pas. Et avec mon assortiment et ma qualité, je rends service à tout le monde. Et en plus je rentre au pays au moins tous les deux ans ou trois ans pour nouer de nouvelles relations commerciales avec des fournisseurs sérieux avec lesquels je compte bien travailler jusqu'à la fin de ma vie. En un mot, je ne transige jamais sur la qualité, goûter d'ailleurs ce Parmesan que je viens de recevoir ce matin, une merveille.

Et maintenant, vous autres, si vous me prenez 25 %, je suis foutu. Vous me prenez 25%, d'ailleurs, j'arrête illico presto de tenir boutique et je m'en vais comme concierge d'un immeuble ou je me fais balayeur de rue. Plus la peine de se casser la tête si c'est pour vous enrichir. Non, pas question de vous engraisser. Même que je le voudrais que je ne le pourrais pas et que je menacerais mon entreprise. Je vous le redis, je préfère arrêter illico presto que vous céder. Où alors irez-vous chercher vos produits vous aussi ? Vous préférez manger la merde américaine ?

Il n'a pas voulu en démordre, c'est-à-dire qu'il n'a pas voulu céder. Et même qu'ils sont revenus deux ou trois fois. Comme il menaçait avec le plus grand sérieux de tout plaquer s'ils continuaient ou qu'ils lui faisaient la moindre des misères, et qu'en fait ils avaient pu comprendre, dans leur grosse cervelle de mafiosi qu'il était, lui, d'intérêt public, de la nourriture comme ça, tu peux courir tout New-York pour en trouver, ils l'ont laissé tranquille.

Cela pourrait paraître étrange et nullement selon leurs règles. Ce qui amène à penser que Luigi, pour finir, il a bien du lâcher quelque chose. Peut-être pas autant, mais quand même, une petite bricole. Pour sa tranquillité et sa sécurité.

C'est ainsi que ça se passe, en Amérique. Et l'on ne saura jamais vraiment la vérité.

Luigi, il n'a pas fait fortune aux States, avec ses six gamins, mais enfin, il a bien mené son commerce qu'il vient de remettre à l'un de ses fils qui sera aussi bon que le père. Avec une connaissance des produits proprement extraordinaire. C'est ainsi qu'on fait sa position. Ne jamais se moquer du client, au contraire, tout faire pour le rendre content, qu'il ait la certitude qu'en achetant vos produits, et même si ceux-ci sont d'un prix élevé en comparaison de la marchandise similaire que l'on trouve dans les autres magasins, il fait une

bonne affaire, et que surtout il fera plaisir à son estomac, ce qui est bien encore la plus grande satisfaction que l'on puisse avoir ici bas !

Voilà l'histoire abrégée de Luigi. On pourrait en dire plus long, mais inutile. Il ne reviendra par ailleurs jamais définitivement au pays et fera souche aux States où on espère seulement qu'il ne passera pas du mauvais côté de la barrière, pour ça on lui fait confiance, il est du nord et non du sud d'où provient l'essentiel de la canaille, mais restera honnête, et qu'il fréquentera toujours l'église de son quartier. Car renier sa foi, c'est bien la pire des choses qu'il puisse vous arriver.

Bonaventura, lui, il la connaît cette histoire. Elle l'a fait rêver quelques fois où il fut tenté de partir. Mais finalement il a accepté de rester au pays, d'aider son père et sa mère à élever les derniers, et de cultiver à son tour les champs que l'on possède, pentus, droit en dessous du village. Avec des terrasses.

Mais il a su ce que cela voulait dire, par rapport à ceux qui partaient et qui revenaient de temps à autre pour retrouver la famille alors qu'ils avaient une position plus aisée. Situation qui n'est pas juste, dans le fond. Parce si on reste au pays, qu'on fait tourner la maison, avec tout ce que cela comporte, au moins on devrait être hors de la misère. Ce qui ne sera jamais le cas avec le reste de la marmaille et ce petit domaine qu'on a. Comment voulez-vous tourner avec trois vaches et douze petites parcelles, la plupart les plus en pente du hameau ?

Bonaventura certes a accepté de rester à Catremerio, mais alors, en contrepartie, il aimera des filles ! Il est beau. Il n'a aucune peine à en lever. Il en profitera un peu, tout au moins avant le mariage. Allez, il connaît les belles, mais aussi les faciles. Il les invitera au bal. Et après le bal, il saura, pour celles qui sont plus légères, les emmener au fond des granges et de leur donner du plaisir. Il se retire juste avant. Il est comme ça, Bonaventura, travailleur certes, mais léger. Il ne se mariera pas de sitôt. Et par ailleurs, quand il le fera, ce sera avec la plus jolie et la plus convoitée. On y reste, mais voilà, il faut des compensations !

Il s'est marié à trente-deux ans, Bonaventura, avec Maria Pesenti, une voisine, une jolie fille, mais sérieuse, qui n'a plus supporté que lui, désormais, il coure encore les demoiselles non mariées. Et lui, il a dû se plier, parce que sa gracieuse épouse, tout en restant agréable, elle a du caractère. Alors il s'est rangé. Il n'est plus allé au bal qu'avec elle. Et comme elle lui a fait cinq gamins et que le domaine il n'a pas grossi, il a dû se débrouiller pour survivre en travaillant deux fois plus, en effectuant des transports pour les gens du coin peu débrouilles comme il y en a toujours, en mettant sur pied des petits commerces qui vous laissent tout de même un revenu supérieur à celui que vous offre une agriculture qui ne sera jamais que de subsistance, on pourrait même parler ici de survie. Vous avez déjà vu ce village, au pied des montagnes, en particulier du Pizzo Cero, au sommet d'un grand vallon avec ses côtes abruptes et ses antiques terrasses dont en plus il faut sans cesse entretenir et débroussailler les murs. Et

vous croyez que c'est avec ça uniquement que l'on pourra nourrir une population qui, à l'époque, ne diminue pas ?

Bonaventura rêve avec les lettres qu'il reçoit de son frère d'Amérique, Luigi, qui lui racontent que ça va pas trop mal pour lui là-bas, que les enfants se portent bien, et que la première des filles vient de communier. Elle est si jolie dans sa robe blanche. On enverra la photo lors du prochain courrier. Des choses comme ça.

Des lettres qui traversent l'Atlantique sur bateau. Quel beau voyage elles font. Et quel beau timbre il y a sur l'enveloppe. C'est bien l'Amérique, avec sa statue de la liberté, et avec surtout la figure de ses présidents, anciens ou récents. On doit pouvoir faire son chemin, là-bas, tandis qu'ici, c'est toujours la même chose. On est prisonnier de ses champs, de son village, de ses coutumes, de ses chemins que l'on arpente jour après jour. On est plus prisonnier encore de la religion avec un curé qui habite le presbytère qui est collé contre l'église. Ah ! comme il vous surveille, celui-là. Et ce qu'il aime le mieux encore, ce grand coquin qu'il est, c'est cuisiner ses paroissiens pour savoir avec lesquelles ils ont couché le samedi dernier, quand il y a eu bal et que les jeunes avaient un peu trop bu. Mais Bonaventura, en son temps, il avait l'art l'éluder la question, de laisser l'autre dans l'expectative. Il feintait. Si bien que le curé, il pouvait toujours courir pour savoir vraiment ce qui s'était passé, des fois qu'il aille raconter l'histoire ailleurs dans le village. Il ne lui faisait pas trop confiance pour ça. Pour le reste, le banal qu'on lui débitait en fait de péchés, ça allait tout juste. Et puis les histoires de filles, ça reste personnel, ça ne se crie pas sur les toits, pas besoin d'aller clamer ses conquêtes par le monde, et surtout pas dans l'oreille d'un curé qui n'en a rien à faire, allez, de ces bagatelles, du moment que lui, il n'en met jamais une dans son lit, mis à part sa dame de compagnie qu'il fait reluire une fois par semaine, le samedi, juste avant qu'il ne commence ses messes !

Il vécut en somme relativement heureux, Bonaventura. Travail et famille, des loisirs le dimanche avec ceusses du village qui se retrouvent dans l'une ou l'autre maison pour jouer aux cartes, ou à la mora où, il devait le reconnaître, il n'était pas le plus fort. Peut-être qu'il ne criait pas assez. Tandis que les autres, on les entendait jusqu'à San Anton, à ce que ceux de là-bas racontaient les jours d'après. Et il est mort en dormant, Bonaventura. De telle manière qu'il n'a jamais su qu'on l'emmenait au petit cimetière du village, là-bas, un peu en retrait, au bord du chemin quand vous allez en direction de Fienili où vous trouverez une maison à vendre que le soussigné regrette diablement de ne pouvoir acheter. On doit être heureux, dans cette solitude située à une si belle altitude...

Et c'est là-bas, au cimetière de Catremerio, que vous découvrirez sa tombe, à ce brave homme. Et l'on espère qu'on l'y trouvera de toute éternité. Car qu'il n'y ait plus trace de Bonaventura en ces lieux, ce serait un drame, en quelque sorte. Non, il faut garder le souvenir de cet individu peu ordinaire. Parce qu'il a

aimé la vie, parce que surtout, il a courisé les plus belles filles du village et qu'il n'a jamais été méchant avec elles, bien au contraire !